

L'ÉNERGIE DES INTRADUISIBLES

La traduction comme paradigme pour des sciences humaines

Barbara CASSIN

« En elle-même, la langue est, non pas un ouvrage fait (*ergon*),
mais une activité en train de se faire (*energeia*). »
Wilhelm von Humboldt, *Introduction au kawi*.

Le *Dictionnaire des intraduisibles* a dix ans. De manière sinon peu prévisible, du moins peu prévue, c'est en France un succès de librairie – et ce le serait sans doute bien davantage si ses éditeurs consentaient à en proposer une édition de poche, en harmonie avec sa vocation d'outil. Ce qui me réjouit tout particulièrement est que le geste qu'il constitue m'échappe. Car ce livre est d'abord, semblable à cette Europe que nous appelions de nos vœux il y a dix ans, un geste, une *energeia*, une énergie comme la langue et les langues, et non un *ergon*, une œuvre close, telle qu'en elle-même.

J'avais, dans les années 1990-1995, emporté la conviction du Seuil en présentant l'ouvrage à venir comme « le Lalande de l'an 2000 ». On a changé de siècle en philosophie. Nous n'avons pas cherché à fixer – dans le sillage de l'Ido, espéranto philosophique et langue auxiliaire internationale voulue par Couturat, éditeur de Leibniz et réviseur du Lalande – un état normatif de la discipline, lié à une robuste histoire plus ou moins linéaire des grands concepts de cette tradition qu'il faut bien appeler « nôtre » et qui, sous l'égide ou la férule de la Société française de philosophie, visait l'universel de la vérité sous « l'anarchie du langage¹ ». Preuve est faite en revanche qu'il y va, avec ce travail vraiment collectif (nous étions cent cinquante, compagnons

1. Voir Jean-François Courtine, « Le “Lalande” du XXI^e siècle ? », in François Jullien (dir.), *Agenda de la pensée contemporaine*, Paris, PUF, 2005.

de route et amis, pendant plus de dix ans), d'un autre genre de liberté et de pratique philosophiques, à la fois plus globales et plus diversifiées, liées aux mots, aux mots en langues. Après Babel, avec bonheur. Il s'agit d'entendre et de faire entendre que l'on philosophe en langues : comme on parle, comme on écrit et – c'est là le point – comme on pense. Si universel il y a (je ne suis plus si sûre que le mot convienne), il n'est pas « de surplomb » mais « latéral », et il se nomme : traduction². Pourtant le *Vocabulaire européen des philosophies* (c'est le titre dont *Dictionnaire des intraduisibles* constitue le sous-titre), rédigé en français, est, nul ne songe à le nier, très français et très européen, terriblement même. On ne peut pourtant pas s'arrêter à ce qu'il est : il faut comprendre ce qu'il engage. Telle est l'ambition du présent recueil, à prendre comme une scansion, instantané ou arrêt sur image, qui en fait voir plus que le moment saisi. Il témoigne de ce que le dictionnaire français devient un parmi d'autres, tout comme le français est « une langue, entre autres ». Le geste du dictionnaire se trouve ainsi redoublé, ou plutôt élevé à la puissance.

Disant « une langue, entre autres », je ne renvoie plus seulement, comme dans la préface du *Vocabulaire*, à l'Allemagne du XIX^e siècle et à la manière dont chaque langue fait conception du monde, mais à Jacques Lacan et à Jacques Derrida qu'alors je ne citais pas et que je veux évoquer à présent. Qu'une langue soit « entre autres » a pour condition qu'il y ait « plus d'une langue ». Au plus loin d'un *logos* grec universaliste (*ratio-et-oratio* comme traduisent impeccablement les Latins), donc « farouchement monolingue » pour reprendre l'expression de Momigliano (j'entends : entouré de « barbares » blablatant avec plus ou moins de sagesse), tel est en effet le point de départ de Humboldt pour qui « le langage se manifeste dans la réalité uniquement comme multiplicité³ ». Telle est aussi, sur un mode plus sauvage et plus contemporain, la manière dont Derrida définit sa méthode et son œuvre : « Si j'avais à risquer, Dieu m'en garde, une seule définition de la déconstruction, brève, elliptique, économique comme un mot d'ordre, je dirais sans phrase : “plus d'une langue”⁴. » Au long du texte vraiment prenant qui s'en fait l'écho, *Le Monolinguisme de l'autre*, la déconstruction par Derrida de sa propre position, qui renvoie à son expérience de jeune juif pied-noir auquel l'arabe était enseigné en Algérie comme langue étrangère facultative, s'y exprime par une aporie, d'ailleurs travaillée ou impliquée dans une syntaxe

2. C'est ce que développe Souleymane Bachir Diagne, empruntant le terme d'« universel latéral » à Maurice Merleau-Ponty : voir en dernier lieu « L'universel latéral comme traduction », in Philippe Büttgen, Michèle Gendreau-Massaloux et Xavier North (dir.), *Les Pluriels de Barbara Cassin. Le partage des équivoques*, Paris, Les Éditions du bord de l'eau, 2014.

3. Wilhelm von Humboldt, *Gesammelte Schriften*, éd. Albert Leitzmann *et al.*, Berlin, B. Behr, 1903-1936, vol. VI, p. 240.

4. Jacques Derrida, *Mémoires pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 38.

bien française (pas si facile à traduire...), qu'il énonce ainsi : « On ne parle jamais qu'une seule langue » / « On ne parle jamais une seule langue ». Une contradiction pragmatique, s'il en est, dont les théoriciens anglo-américains ou allemands lui feront reproche comme à un philosophe par trop continental. Ils lui diront : « Vous êtes un sceptique, un relativiste, un nihiliste... Si vous continuez, on vous mettra dans un département de rhétorique ou de littérature... Si vous insistez, on vous enfermera dans le département de sophistique⁵. » Ce diagnostic et cette menace ne peuvent que me réjouir.

Ils rejoignent le diagnostic que Lacan porte sur lui-même en tant que psychanalyste : « Le psychanalyste, dit-il, c'est la présence du sophiste à notre époque, mais avec un autre statut⁶. » Ce qui se manifeste là en effet, c'est un régime discursif qui diffère du « parler de » comme du « parler à », de la philosophie en quête de vérité comme de la rhétorique en quête de persuasion : un régime non platonico-aristotélicien, que l'on pourra dire au choix sophistique ou austinien, privilégiant la performance, la logologie, l'effet-monde, le « parler pour parler ». Si Derrida comme Lacan sont et rendent attentifs à cette troisième dimension du langage, c'est aussi que l'un et l'autre sont définitivement soucieux de la dimension du signifiant. « L'intraduisible corps des langues », dont parle Derrida à propos de Freud et du mot d'esprit⁷, n'est autre que la « dit-mension » propre de l'analyse, celle qui fait du signifié « l'effet du signifiant »⁸. Performance et signifiant ont partie liée. Et le dictionnaire des intraduisibles vient après coup confirmer combien performance et signifiant ont partie liée avec la sophistique, qu'Aristote accuse de vouloir profiter de « ce qu'il y a dans les sons de la voix et dans les mots⁹ » pour refuser la décision du sens, l'univocité, la prohibition de l'homonymie qui font le nerf du principe de non-contradiction. « Une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister¹⁰ » : ce que Lacan écrit dans « L'Étourdit » des langues de l'inconscient caractérise toutes les langues, à la fois chacune pour soi et les unes par rapport aux autres. Après coup, la diversité des langues se laisse saisir comme la trame singulière de leurs équivoques ; ou encore : les homonymies au sein d'une langue déterminent les synonymies, non-recouvrements et distorsions entre

5. Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996, p. 18. Le constat injonctif « plus d'une langue » est repris littéralement dans la « prière d'insérer ».

6. Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, Séminaire XII (1964-1965)*, 12 mai 1965, sténotypie.

7. Cf. Jacques Derrida, « Freud et la scène de l'écriture », in *L'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1967.

8. Jacques Lacan, *Encore, Séminaire XX (1972-1973)*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 31 et p. 34.

9. Aristote, *Métaphysique*, IV, 5, 1009 a20-22.

10. Jacques Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet*, 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 47.

les langues différentes. Comment ce dictionnaire – performance, signifiant, homonymie – est un geste sophistique, voilà ce qu'un regard rétrospectif sur les lemmes choisis pour entrées (de MIR : « monde / paix / commune paysanne » à SENS : « sensation / signification / direction ») permet à présent de saisir.

Qu'il convienne alors de repousser ou de remodeler les limites des disciplines et des genres, en particulier celles entre littérature et philosophie, ne peut plus étonner. « On vous enfermera dans un département de sophistique », où vous pratiquerez à loisir la littérature comparée, la psychanalyse, voire les *postcolonial* et les *gender studies*. Il faut évidemment redéfinir la philosophie, ce qui est *de* la philosophie, si elle est en prise non seulement sur les textes patentés de l'histoire de la philosophie et sur les concepts reçus qui s'affinent et circulent, mais aussi et d'abord sur les mots, ceux du quotidien (« bonjour » / « vale » / « khaire » / « salaam » ou « chalom », comment ouvre-t-on le monde ?), ceux de la littérature, de la poésie. C'est la porosité des disciplines, des genres et des styles qui se trouve ainsi mise en scène, avec les horizons élargis par l'ailleurs et l'autrement des enseignements, des cultures et des langues. Les limites de la philosophie sont à penser à nouveaux frais avec les traductions du *Dictionnaire*, c'est-à-dire avec son immersion dans d'autres traditions, elles aussi en cours de construction. Attention travaux.

Voici donc que certains d'entre nous, qui ont collaboré dès la première heure au *Vocabulaire*, Constantin Sigov et Andreij Vasylenko pour l'ukrainien et le russe, Ali Benmakhlouf pour l'arabe, Anca Vasiliu pour le roumain, Fernando Santoro pour le portugais, ont repris le livre à leur compte dans leur langue, dans l'une de leurs langues. Le *Dictionnaire des intraduisibles* est en cours de traduction. Aucun paradoxe ici. Cela est très conséquent avec la manière dont on y définit les intraduisibles : des symptômes de la différence des langues, non pas ce que l'on ne traduit pas, mais ce que l'on ne cesse pas de (ne pas) traduire. Il faut ouvrir, déployer les équivoques, expliciter les difficultés : en cela au moins, nous sommes tous de bons philosophes ! L'une des questions les plus cuisantes, technique en apparence seulement, consiste à décider au cas par cas si, et quand, avec le français d'origine, il s'agit de métalangue ou de langue : à quel moment, pour quel lemme d'entrée, pour quelle portion d'article, pour quelle citation ou traduction de citation, le français est-il « une langue, *entre autres* », substituable par la nouvelle langue d'accueil, et à quel moment est-il, en revanche, mis en examen en tant que tel, « *une langue, entre autres* » cette fois, dans la singularité des équivoques qui la caractérisent. Il nous faut réfléchir de nouveau les uns avec les autres : chaque traduction est, non pas un calque, mais une adaptation grosse de questions.

À vrai dire, plutôt que d'adaptation, c'est de réinvention qu'il s'agit. L'intention philosophique et politique qui était la mienne avec le *Vocabulaire*

européen des philosophies est elle-même à traduire, à immerger dans un ailleurs : à mettre en relation, à relativiser. Je la définissais alors d'un *ni... ni* : *ni globish* (*global english*, langue de communication ou de service, qui risque de réduire les langues de culture à l'état de dialectes « idiots » au sens grec du terme, privés de capacité politique), *ni* nationalisme ontologique, sacralisation de l'intraductibilité et hiérarchie des langues classées selon leur proximité à l'être et leur capacité à penser – à penser comme « nous », encore un particulier qui sert à définir l'universel « authentique » –, avec en mode heideggérien le grec et l'allemand plus grec que le grec. J'insisterai, dix ans plus tard, un peu autrement sur le danger du *globish* : il correspond à la politique « normale » des langues, qui va sans dire pour nombre de nos ministres, en tant qu'elle est aujourd'hui, en Europe et dans le monde, indissociable de l'évaluation, du *ranking*, donc de l'économie. C'est la langue de l'expertise, qui permet de tout ramener à un commun dénominateur et qui contraint à ne-surtout-pas-penser-par-soi-même derrière les grilles d'évaluation d'une *knowledge-based society*, avec *work-packages*, *deliverables*, et des *key-words* pour verrouiller ; une langue sans auteurs et sans œuvres (les œuvres en *globish*, ceux qui font de la recherche dans le domaine des humanités en éprouvent au quotidien la cuisante expérience, sont les dossiers de soumission à Bruxelles). C'est la langue des moteurs de « recherche » précisément, tel Google avec ses *linguistic flavors* : comme leur algorithme, elle fait advenir un monde où la qualité est, et n'est que, une propriété émergente de la quantité, sans perception ni place possibles pour l'invention (« on ne remarque pas l'absence d'un inconnu », disait Lindon de Beckett), en dépit des affichages et des gesticulations. Or, cette tension entre le *globish* et la langue de culture, somptueuse et fluide, qu'est l'anglais, se trouve au cœur de la réinvention américaine. Le *Dictionary of Untranslatables* paru à Princeton au printemps 2014, première traduction-adaptation-réinvention complète du *Vocabulaire européen* grâce à Emily Apter, entourée de Jacques Lezra et Michael Wood, joue précisément l'*english* contre le *globish*, c'est-à-dire qu'il joue, au moins aussi et en particulier, le mot contre le concept ou le pseudo-concept, et l'herméneutique hésitante de la *French Theory* contre une philosophie analytique sûre de son universalité rationnelle exclusive, par indifférence ou mépris à l'égard de l'histoire et des langues.

La première partie du présent recueil se compose ainsi des différentes préfaces, introductions ou avertissements, dans l'ordre chronologique de leur rédaction, qui explicitent l'intention de chaque transposition dans une langue-et-culture singulière. Les Ukrainiens, autour de Constantin Sigov, ont voulu, les premiers, traduire le dictionnaire pour travailler la langue philosophique ukrainienne en la différenciant solidement de la langue russe, et créer une communauté de philosophes ; en même temps, ils le traduisent en russe avec les chercheurs russes et l'édition en russe à Kiev. C'est une collaboration

qui transcende les conflits et mériterait que l'Europe en reconnaisse la nécessité en aidant cette œuvre de paix intellectuelle et intelligente. Puis Ali Benmakhlouf a dirigé la traduction en arabe de la partie politique du vocabulaire (des entrées telles que PEUPLE, LOI ou ÉTAT) pour mesurer les distances, acclimater, ouvrir l'une à l'autre des langues et des cultures que l'histoire a certes déjà réunies (en témoigne la présence dans le *Vocabulaire* de l'arabe comme langue de passage et vecteur de transmission philosophique), mais qui, depuis lors, se sont très largement ignorées ; la traduction en arabe littéral participe du nouveau moment d'accélération historique dans l'arrivée des textes, après celui du IX^e et celui du XIX^e siècle et, s'appuyant sur le système de la langue arabe pour créer de nouveaux paronymes, contribue à redessiner les frontières du référentiel intellectuel. Les Roumains, avec Anca Vasiliu et Alexander Baumgarten, ont à leur tour traduit l'ensemble, aujourd'hui sous presse, pour forger une terminologie philosophique stable et penser, depuis l'intérieur même de leur langue, le rapport entre tradition latine et tradition slave. Les Portugais du Brésil, autour de Fernando Santoro aidé par Luisa Buarque, réfléchissent *via* leur traduction à ce qu'est une langue postcoloniale, le portugais du Brésil par rapport au portugais, à l'« anthropologie » linguistique et aux métissages avec les langues indiennes : qu'est-ce qu'une *intradução*, pour reprendre le mot des poètes concrétistes ? D'autres aventures sont en train de se dessiner : l'hébreu pose avec Adi Ophir la question, politiquement brûlante, de l'écart entre langue sacrée, langue de la philosophie et langage ordinaire – occasion de faire un état des lieux de la langue hébraïque, avec retour sur l'histoire de la langue pour briser le double ghetto colonial de l'israélisation et de l'américanisation ; l'italien, sous le coup historique du problème de la langue unitaire, met en branle, grâce à Rossella Saetta Cottone et Massimo Stella, les frontières entre philologie, histoire de la philosophie et philosophie et, plus encore, celles entre écriture, art et action politique. Puis viendront l'espagnol au Mexique – et il n'est certes pas indifférent que l'espagnol se fasse au Mexique, le portugais au Brésil, comme l'anglais aux États-Unis ; le grec, piloté par Alessandra Lianeri, qui articule réflexivement le rapport entre la langue grecque ancienne et la langue grecque contemporaine, d'ailleurs fonction de ses pratiques traductives ; enfin, je l'espère, le chinois, dont, ayant déjà presque partout atteint mon seuil d'incompétence, je ne peux pour l'instant que considérer l'étrangeté. Il est clair en tout cas qu'existe à chaque fois une dimension politique indissociable de la dimension de recherche philosophique sur la langue et la traduction. « Il faut une politique de l'esprit comme il faut une politique de l'or, du blé ou du pétrole », disait Paul Valéry en 1933 – je mettrais volontiers cela au pluriel : ne faut-il pas *des* politiques de l'esprit ?

Chaque traduction-adaptation est l'occasion de transformations, d'émissions et d'ajouts substantiels. La seconde partie de ce livre est là pour en témoigner.